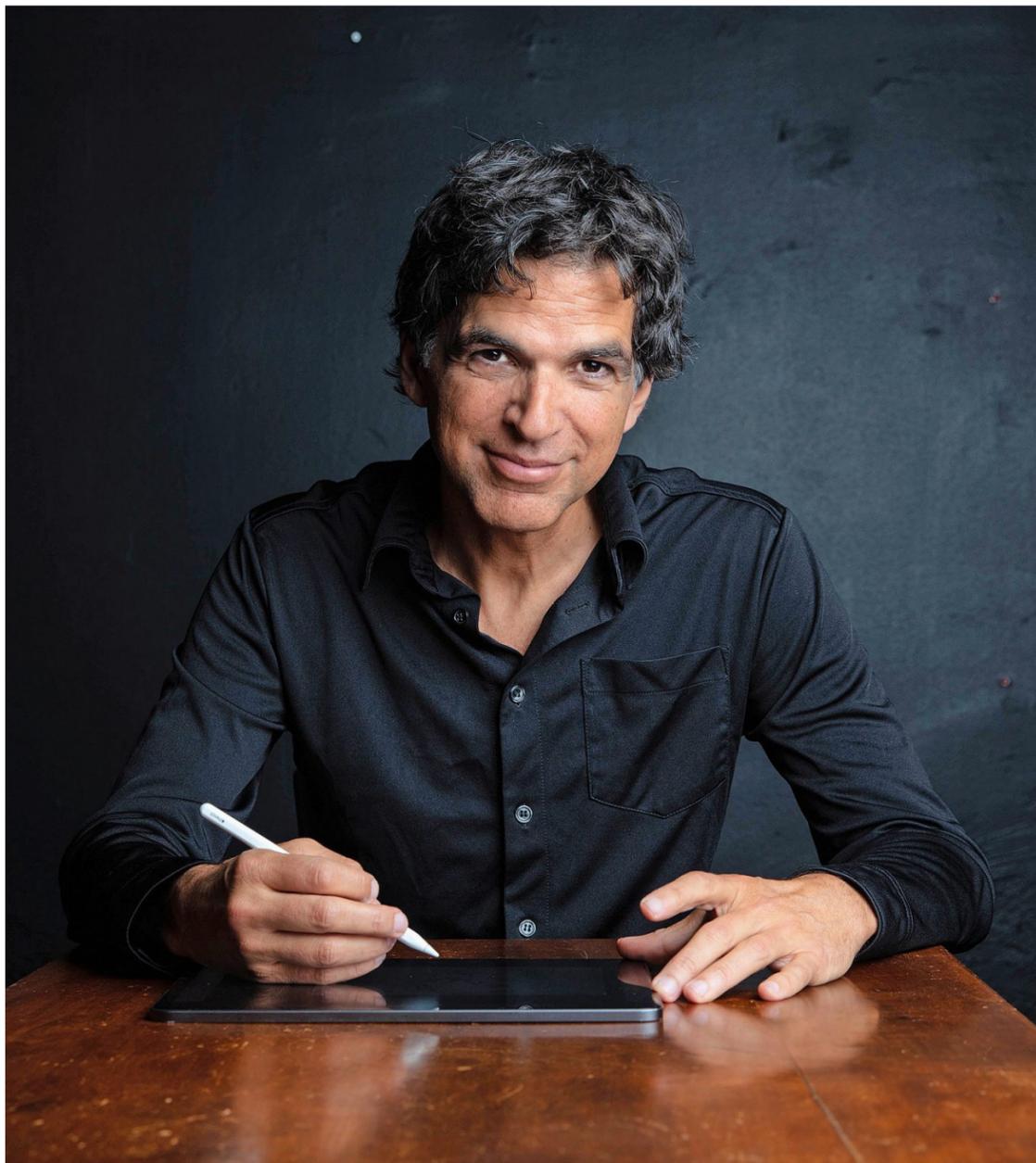


# Paroles paroles



Patrick Chappatte, dessinateur de presse, publie notamment dans le quotidien «Le Temps». NATHAN HAUSERMANN

## Patrick Chappatte, destin de presse

Il s'expose à la Société de lecture et fait son show dans «Chappatte en scène, le spectacle dessiné»: voici comment le dessinateur de presse du «Temps» évolue avec son... temps.

### Fabrice Gottraux

**S**on premier dessin? Il est paru en 1985 dans «La Suisse», mais le souvenir flotte un peu. Patrick Chappatte, alors en troisième année de collège, avait joint Raoul Riesen, alors chroniqueur vedette du quotidien genevois. «Le Noël éthiopien», ça s'appelait, consistait en une bande dessinée politique d'une page. Celle-là même que Chappatte, du haut de ses quarante années d'expérience, présente actuellement dans son seul en scène, son «Spectacle dessiné». À suivre cet automne, notamment à Genève, les 18 et 19 décembre au Bâtiment des Forces Motrices. À voir également, cette expo consacrée aux États-Unis, «Amérique, pire empire», du 31 octobre au 13 décembre à la Société de lecture, toujours au bout du lac.

Chappatte a publié dans un nombre impressionnant de titres, francophones, germaniques ou anglophones. Son trait souple, marqué par un sens consommé de l'anatomie, par une analyse sans pareil des trognes (son Trump n'a d'égal que son Poutine) anime toujours les éditions du «Temps», de la «NZZ am Sonntag», du «Spiegel», également du «Boston Globe». Le «New York Times» s'est passé de lui? Triste affaire, en 2019, lorsque le quotidien américain de référence décidait de virer tous ses «cartoonistes» maison, après qu'une caricature de Nethanyaou et Trump, du Portugais António Moreira Antunes, a déplié une partie du lectorat. La liberté de la presse n'est pas un caprice. Et Chappatte la défend avec talent, également lorsqu'il prend la parole sur scène.

**En vous mettant en scène, en somme, vous devenez votre propre média? Plus besoin de vous interviewer? Est-ce symptomatique de l'époque?**

Peut-être... On doit presque être sa marque. De la même manière que les titres de presse deviennent des marques qui se déclinent dans un langage marketing. Cela dit, il s'agit de parler aux gens de différentes manières. C'est de cela qu'il s'agit avec ce spectacle, qui sort du cadre de la conférence. Ça ne remplace pas l'interview! Et le dessin en particulier le permet, qu'il soit dessin de presse à proprement parler ou reportage BD. Ce sont des nouvelles déclinaisons du dessin pour parler de l'actualité et du monde. Il y a longtemps que j'avais l'idée de faire un spectacle, mais de reportage dessiné, avant qu'on me souffle à l'oreille ce spectacle de dessin.

**Le multimédia est-il nécessaire pour le dessinateur de presse? L'immersion est à la mode.**

C'est une manière de soulever le rideau pour faire entrer le public dans mon monde, pour lui montrer l'envers du dessin. S'immerger dans l'image, oui. Plus l'image est grande, plus l'impact émotionnel est fort - l'impact humoristique aussi. Les punchlines, ce sont les dessins, qui sont beaucoup plus drôles que moi, je vous rassure.

**Vous jouez avec le zoom et le dézoom sur les dessins...**

Je fais la même chose à la télé, quand je vais chez Arte. Je ne comprends pas la manière traditionnelle de présenter ses dessins plein pot et de lire les bulles. C'est une contradiction avec la temporalité de la télé ou du spectacle. C'est cela, la grande différence avec le papier. Quand on ouvre un journal et qu'on voit un dessin, on fait, nous, dans notre tête, ce travail de lecture, par étapes, pour arriver à cet éclair de compréhension et de sourire qui nous soulage. Devant un écran, devant une scène, la temporalité est donnée, alors il faut que le dessin se décline pour que le public absorbe les informations.

**Vous faites également de l'animation. C'était, en 2011 déjà, «La mort est dans le champ». Ce format vous séduit?**

C'est une autre étape que je n'ai pas beaucoup explorée encore. C'est ma frustration. S'il y avait encore un mode à décliner, ce serait cela.

**On a vu à quel point passer de la BD à l'animation n'a rien d'évident.**

**J'ai en tête l'exemple de Marjane Satrapi, son adaptation de «Persepolis».**

Dans son cas, avec son style, elle pouvait le faire. Pour d'autres, c'est beaucoup plus compliqué. J'ai été bluffé par «Valse avec Bachir» d'Ari Folman (*ndlr*: sur les massacres de Sabra et Chatila à Beyrouth en 1982). Je me suis dit: c'est exactement ce que je veux faire. Ce film, certainement, vieillit bien, grâce à l'immersion que permet le dessin animé traitant du réel.

**La bande dessinée est sans pareil pour traiter du réel, pour faire du documentaire?**

Ça me captive, comme on peut amener le lecteur, ou le spectateur, dans le terrain où l'on mène son reportage. Je me suis rendu à Gaza durant un cessez-le-feu, en 2009. Le reportage dessiné, comme l'animation, nous amène physiquement et émotionnellement dans un lieu. Et on voit ce que l'observateur a

vu, et l'on ressent ce qu'il a ressenti. En plus, on peut amener des aspects oniriques. J'en ai sciemment glissé dans le spectacle. Sans rien dévoiler, ça se passe au Japon, lorsque l'écran s'ouvre...

**Si on parle de Gaza, on doit évoquer bien sûr les reportages BD de Joe Sacco, à la fois réaliste et caricaturiste. La caricature sied au reportage?**

Mon propre dessin change dans ce cas, pour devenir plus réaliste. Je ne crois pas que ça serve le même but. Quand Cabu faisait du Cabu en Chine, représentant les Chinois avec d'énormes dents, bien que le dessinateur ait été en situation sur place, ça ne marchait pas. Il faut trouver le langage adéquat. Le dessin de presse en est un, le reportage un autre, comme le spectacle dessiné est un langage en soi.

**Ce langage réside dans des codes précis. Vous, en particulier, possédez un trait de caricaturiste, certes, mais très réaliste aussi. À des lieux des personnages presque cubistes du Polonais Wozniak.**

Le dessin de presse regroupe autant de styles qu'il y a d'auteurs, heureusement. Pour ma part, j'ai été influencé par une école américaine, en particulier Pat Oliphant et Jeff MacNelly, deux dessinateurs qui ont marqué un style américain très travaillé, avec le *cross-hatching*, le hachurage croisé - les petits traits «inutiles», je suis très, très fort. Paradoxalement, Oliphant est un Australien qui a migré aux États-Unis, pour y connaître la gloire dans le dessin de presse et influencer toute une école. Mais, quelque part, son style magnifique, réaliste mais en même temps très dramatique, avec un sens des ombres, donne l'impression de se nourrir des dessinateurs européens du XIX<sup>e</sup> siècle comme Daumier. À mon tour, je me suis nourri à ce style graphique, alors que l'école française, c'est plutôt trois traits et une bulle. Les Anglo-Saxons, comme du côté germanique, sont plus sensibles au graphisme. Dans le dessin de presse français, il n'y a quasiment pas de gags graphiques. J'en ai fait un dans «La Tribune Dimanche» en octobre, très XIX<sup>e</sup>. On voit la table du conseil de ministres, avec Macron, Barnier, Retailleau. Et le ministre de la Dette, gigantesque, dont on ne voit que les mains. Cet humour graphique ne se fait plus du tout en France.

**Les éléments visuels font les gags. Pourtant, vous êtes très verbal aussi, non? Je voulais m'inspirer d'un style américain mais avec l'esprit européen.**

**D'où l'importance du texte?**

Du texte. Et du deuxième degré. Mais c'est une bonne discipline de se laisser aller à une image simple. C'est l'imparable beauté du dessin. Son universalité, c'est l'image. Et c'est rare de dénicher une nouvelle trouvaille visuelle. Elles ont toutes été faites, comme les gags ont tous été faits.

**Les images sont-elles vraiment universelles?**

Oui. Enfin... Les symboles, eux, restent culturels. Par exemple, animaliser des personnes reste casse-gueule. Les animaux ne représentent pas partout dans le monde une même idée. Certes, les caricatures moralisantes de La Fontaine font merveille. Pour ma part, j'évite de le faire. C'est une forme de la caricature qui s'est beaucoup pratiquée. Mais comment va-t-on représenter le méchant? Un rat? Autre chose? Dès lors qu'on a fait un tel choix, la déshumanisation n'est jamais loin.

«Amérique, pire empire», exposition, Société de lecture, du 31 oct. au 13 déc.

«Chappatte en scène, le spectacle dessiné», les 18 et 19 déc.,

Bâtiment des Forces Motrices.

### Bio express

**22 février 1967** Naissance de Patrick Chappatte à Karachi, au Pakistan. Sa mère, Jeannette, est originaire du Liban. Son père, Rémy, d'origine jurassienne, travaille dans l'horlogerie et s'est installé successivement dans diverses régions du globe pour des raisons professionnelles, également à Singapour.

**1985** Encore collégien, le jeune Chappatte publie son premier travail graphique, une bande dessinée à caractère politique, dans le quotidien «La Suisse».

**1995** Patrick Chappatte s'installe aux États-Unis, où il travaille notamment pour le «New York Times». En parallèle, il publie ses premiers reportages en bandes dessinées. Ses terrains et thèmes successifs: l'Amérique latine, Gaza, les bidonvilles de Nairobi, la pandémie de Covid, également la K-pop, enfin les couloirs de la mort aux États-Unis.

**2011** Premier reportage BD animé sur le Liban, «La mort est dans le champ».

**2023** Lancement de la tournée «Chappatte en scène, le spectacle dessiné».